

ment, ce n'est pas à des conférences, à des négociations, à des promesses, à des menaces qu'il faut recourir. Que l'Autriche, secourue par la Russie, appuyée en Italie par les Ottomans, et secondée par les Anglais, fasse des attaques vigoureuses sur l'ennemi commun; que ces Alliés concertent bien leurs opérations; qu'ils remportent quelques victoires; et vous verrez la Prusse bientôt décidée. En politique, comme dans la vie privée, c'est la fortune qui donne des amis.

Si les succès des alliés décidoient la Prusse; si dans ceux-mêmes de l'Autriche elle vouloit voir, pour quelques mois, plutôt un sujet d'émulation qu'un objet de jalousie, il ne lui faudroit qu'un instant pour servir la cause commune par des mouvemens efficaces. Son cordon de neutralité forme un noyau d'armée déjà imposant. Autour de ces troupes, elle auroit bientôt rallié d'autres régimens: un signal lui suffiroit pour y joindre les Hanovriens et les Hessois: toutes ces forces se trouveroient sur le Haut-Rhin avant que le Directoire eût pu songer à le défendre; et une telle armée, commandée par un Général tel que le Duc de Brunswick, achèveroit de rassurer l'Europe.

Vous allez me reprocher d'oublier le Congrès de Rastadt, comme toute-à-l'heure d'oublier Buonaparte; et certes il devient assez probable que les pacificateurs pèseront bientôt aussi peu